

LE PÈRE PEINARD

Réflex

HEBDOMADAIRES d'un

GNIAFF



ABONNEMENTS	Un an 6 f	RÉDACTION & ADMINISTRATION 15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris	ABONNEMENTS	Un an 8 »
	Six mois 3			Extérieur
France	Trois mois 1 50			Trois mois 2 »

LA FAILLITE DU MILITARISME GRÈVE DE SOUS-OFFS!

LA SYPHILISATION A MADAGASCAR



Grève de Sous-Offs!

Ces temps-ci, on nous a servi une chiée de faillites :

Entre autres, les cafards, les tardigrades, les poux de sacristie, les cure-étrons budgétaires et, à leurs trousses, toute la puante et galeuse engeance que la lumière effarouche ont clabaudé sur tous les toits que l'heure de la « faillite de la science » a sonné.

Puis, les bons bougres qui n'ont pas les lucarnes farcies de bouze de vache, à qui les politicards ont posé de faramineux lapins, qui mijotent dans une continuelle purée, — et tout le populo avec eux, — et qui n'espèrent plus aux libertés promises, chantent un autre air : ils clament la « faillite de la république ».

Et voici qu'une autre faillite s'annonce

à l'horizon : la « faillite du militarisme » !
Ce jour-là, y a pas d'erreur : ils seront légion les bons bougres qui jubileront du fourbi !

C'est qu'en effet, y en a pas épais de couillons allant à la caserne par amour, — on n'en dégotterait pas seulement dix sur mille !

Les patriotards eux-mêmes flanchent et tirent à cul : y en a des foulitutes qui auraient les pieds plats et ne démarreraient pas de leur trou, s'ils savaient un biais anodin pour s'éviter les trois ans.

Tous, ou quasiment tous, marchent par force !

Aussi, ce qu'on a le métier dans le nez !

Faut entendre les conversations chez les bistrots : les plus bouchés à l'émeri font chorus avec les marioles, — tous jaspinent avec aigreur et dégoût de la caserne, gueulent leur joie de s'en être tirés sans avaros.

Et les pauvres gas qu'on agriche pour les 28 jours ou les 13 jours, — c'est ceux-là qui font un fouan monstre !

—0—

Tant que l'écoëurement se limitait aux simples trouffions, la gouvernance s'en foutait : elle sait les pauvres bougres pincés dans l'engrenage social et à peu près impuissants à s'en dépêtrer..., à moins de risquer gros !

Mais voici qui va faire salement renauder les jean-foutre de la haute :

Y a disette de sous-offs !

Et cette disette n'est pas seulement le résultat d'un phénomène momentané — kif-kif une mauvaise récolte, — foutre non ! C'est un fait régulièrement constaté tous les ans qui, depuis une demi-douzaine d'années, ne fait que prendre une sacrée extension.

Les richards n'ont donc pas à se monter le bobèchon et à espérer que cette situation s'améliorera dans leur sens : ils peuvent se fouiller !

Cette disette de sous-offs est une conséquence du dégrassement des caboches : pour remettre en honneur le militarisme, les grosses légumes devraient créer des générations d'abrutis.

Et ce n'est pas en leur pouvoir !

Cette année, les rengagés, — que Vallès baptisa les « cochons vendus ! » — ont été encore moins nombreux que les années précédentes : le recrutement des adjuvaches, des marchis, des pied-de-banc a été bougrement cotonneux.

Et encore, les rares sous-offs qui ont rengagé n'y ont pas été carrément : ils ont biaisé et se sont tout simplement fait « commissionner », — c'est-à-dire que, en prévenant quinze jours d'avance, ils peuvent foutre leur uniforme aux orties.

Ce tirage à cui des sous-offs qui ne marchent plus pour rengager, atteint de si sa-crées proportions que, si ça augmente en-core un tantinet, l'armée se trouvera dans une sale panade.

Pour parer à cet avaro qui menace de fou-tre le militarisme en capilotade, les grosses légumes ont — il y a déjà un couple d'an-nées — doré la pillule aux rengagés, en leur promettant une trifouillée de privilèges mes-quins.

Turellement, toutes ces promesses se sont évaporées en fumée, — ça a été un formi-dable lapin !

Les jean-foutre avaient promis tant et plus aux rengagés : bonne pâtée, galette de poche, frusques marloupières...

Pour un peu, ils leur auraient même ga-ranti l'entrée gratuite dans les boîtes à gros numéros !

Mais, il y a loin de la coupe aux lèvres ! La gouvernance promet beaucoup et tient rudement peu.

Aussi, les rengagés ont fait kif-kif sœur Anne : ils n'ont rien vu venir !

Et dam, ils l'ont trouvée mauvaise, ces sacrées feignasses. Ils n'avaient rengagé que dans l'espoir de cultiver leur poil du creux de la main, — et va te faire foutre ! Au lieu de pouvoir se goberger et faire le faraud, ils se sont trouvés réduits à la portion con-grue.

Ils renaudent et le prouvent en ne renga-geant plus. C'est qu'en effet, ce n'est pas par patriotisme qu'ils marchaient, — c'est pour le pognon.

Or, puisqu'il n'y a plus de pognon, — y a plus d'armée.

Ainsi, le patriotisme de la gradaille se réduit à une question de braise.

N'est-ce pas la meilleure preuve que la « faillite du militarisme » — dont je jaspai-nais en commençant, pend au nez des cha-meaucrates ?

Monstruosité Espagnoles

Voici que le jésuitisme des dirigeants d'Es-pagne s'étale avec une impudence crapuleuse.

C'est à croire que la racaille aristocratique de ce patelin n'a d'autre dada que d'accroître le dégoût qu'ont pour elle tous ceux qui ont quelques gouttes de sang dans les veines et deux liards de jugeotte dans la cafetière.

Les bons bougres n'ont pas oublié que ma-dame la reine a usé une botte d'oignons afin d'y aller de sa larme sur le sort des victimes de l'inquisition. La pouffasse a fait semblant d'avoir toujours ignoré les horreurs qui se sont perpétrées dans les souterrains de la for-teresse de Montjuich, — et la sacrée roublarde a tout colé sur le dos de Canovas.

Elle est sûre qu'il ne protestera pas ! C'est du chiquet, tout ça !

Et, ce qui le prouve, c'est les nouvelles scé-lératesses qui s'accomplissent à Barcelone.

Le Sagasta — le libéral Sagasta ! — qui tient maintenant la queue de la poêle ministérielle est un monstre aussi abominable que le fut Ca-novas.

Si, en mai dernier, Canovas a fait fusiller cinq innocents dans les fossés de Montjuich, le Sagasta avait, en 1894, fait assassiner six bons bougres, — tout aussi innocents que les cinq victimes de Canovas.

Donc, comme férocité, Canovas et Sagasta, c'est kif kif boarriquet.

Une seule chose les distingue actuellement : c'est que l'un engraisse les asticots, tandis que l'autre se fait engraisser par le pauvre monde.

Ces temps derniers, il est vrai, le Sagasta s'est maquillé une gueule libérale. Ne croyez pas qu'il se soit apprivoisé, les bons bougres ! Ce qu'il en fait, c'est parce que la situation l'exige.

A force d'atrocités, malgré qu'il soit interdit aux journaux de piper mot des horreurs de Montjuich, les monstruosité accomplies par les tortionnaires ont fini par transpirer.

Pour enrayer le développement de ce germe

d'indignation la pouffasse régente a joué son petit air de pitié ; dans le même espoir Sagasta a essayé de sauver les apparences grâce à un mensonge : il a fait télégraphier la mise en li-berté des prisonniers de Montjuich, — tout en les laissant au ball !

Ça n'a pas pris ! Et la bourrique ministérielle en a été pour ses frais d'hypocrisie.

Alors, la main forcée, ce sale jésuitard s'est décidé à déboucler les innocents de Montjuich. Maintenant, ce n'est pas de la blague : ils sont en liberté ! Et même, au lieu de les forcer à émigrer, kif-kif les premiers libérés, on leur laisse la latitude de vivre en Espagne.

Mais foutre, ce qui prouve bien que Sagasta n'a libéré les prisonniers de Montjuich qu'à contre-cœur, c'est le procès qui se tripatouille, en ce moment, contre l'un des innocents, Fran-cisco Callis.

Le pauvre bougre, qui a déjà ramassé vingt ans de travaux forcés dans le grand procès de l'an dernier, fut accusé par Ascheri — qui cas-sait du sucre dans les tortures, sur n'importe qui, simplement pour satisfaire les inquisi-teurs, — d'avoir, en 1886, lancé un pétard dans la turne du club bourgeois *Fomento del Tra-bajo Nacional* (association pour la protection du travail national).

Qu'en savait Ascheri ? En 1886, il était tout gosse et n'habitait pas Barcelone.

Ce qu'il dégoisa n'a aucune valeur, car la douleur seule le fit parler ; il débita n'importe quelles bourdes, simplement pour arrêter les tortures. Les inquisiteurs étaient fixés : ils savaient fausses ces dénonciations arrachées au milieu des souffrances, — mais ils s'en fichaient ! Ça servait de b'se à leurs accusa-tions et ils ne guignaient que ça !

Donc, Francisco Callis va, à nouveau, passer en condamnation, — et le malheureux trin-quera !

« A propos, que devient Ramon Sempau ? » vont interroger les copains.

Hélas, il ne devient rien ! Le pauvre gas est toujours au bloc et il attend la révision de son procès. Et ça ne vient foutre pas vite !

A-t-on chargé des limaces justiciardes d'éplu-cher son dossier ? C'est probable ! Ce serait donc leur débanchement d'escargots qui expli-querait la lenteur de leurs agissements.

En attendant, on lui cherche pouille pour autre chose : ces jours derniers, le gas a com-paru devant un conseil de guerre sous l'accu-sation d'avoir, en août 1896, lancé des mani-festes invitant les soldats qu'on embarquait à Barcelone pour les expédier au charnier co-lonial, de lever la crosse en l'air et de refuser d'assassiner les Cubains.

Les murs de Barcelone furent tapissés de ce manifeste, et foutre, pas besoin de dire que les galonnards tubèrent ferme.

Comme il fallait des coupables, au hasard de la fourchette, les juges accusèrent Ramon Sempau et une kyrielle d'autres bons fleux d'avoir, comme auteurs ou complices, édité et affiché ce manifeste.

En conséquence, une brochette de sept accu-sés vient d'être servie au conseil de guerre : Sempau, Figueras Salvador, Planell Forn, Oliver Montana, Navarro Ghaness, Bo Singla, Bastoclas et la compagne Maria Bisbal.

Tous ceux-là, à en croire le *fiscal*, sont des complices et, d'après ses dires, l'auteur du ma-nifeste serait Jaime Brossa (un copain heu-reusement hors des griffes des juges, réfugié à l'étranger). Et, pour leur complicité, ce mau-dit *fiscal* a demandé deux ans, quatre mois et un jour de prison pour chacun des accusés, sauf pour Figueras qu'il a trouvé assez sale avec un an et un jour.

Les débats de ce procès ont été publics, mais une fois les interrogatoires, le déblocage de l'avocat bêcheur et les défenses terminées, le chef du comptoir a fait évacuer la salle et la sentence a été prononcée en catimini.

On ne connaît le verdict que lorsque l'auto-rité le jugera bon !

Cré pétard, voilà qui est tout à fait cham-pêtre !

Quand, pour le procès des coups de revolver de Sempau contre l'inquisiteur Porras, les ju-ges ont refusé de publier la sentence on a cru à une monstrueuse exception.

Et foutre, il n'en est rien ! Voici que les ju-ges espagnols s'habituent à cette crapulerie.

Est-ce un des résultats du libéralisme du Sagasta ?

On pourrait le croire, car ces manigances s'accommodent en plein avec son caractère sanguinaire et sournois.

Déjà, en Espagne, il était interdit aux jour-

naux de donner des compte-rendus des procès politiques, et même de raconter les atrocités inquisitoriales qui se pratiquent dans les pri-sons.

Voilà qu'on va plus loin ! Désormais, des pauvres bougres seront incar-cérés en sourdine et jugés de même. Et on ignorera pourquoi, comment et à quoi ils ont été condamnés.

De plus en plus, l'Espagne s'enfonce dans le Moyen-Age ! Et fichtre, si ça continue..., bien-tôt les oubliettes et les culs de basse-fosse ne seront que de la gnognotte, comparés aux pra-tiques de l'inquisition moderne.

LA SYPHILISATION à Madagascar

La conquête de Madagascar va son petit train-train sanglant.

C'est les pillages, les incendies, les viols et les massacres traditionnels.

Ce que la soldatesque a fait en Algérie et au Tonkin se continue à Madagascar.

Les militaires et les jésuites sont maîtres de l'île et ils y triomphent.

C'est tout dire ! Les pauvres moricauds sont plumés et écor-chés vifs et ceux qui ont l'air de faire de la roupes-tance sont vite expédiés dans le royaume des taupes.

Les envahisseurs se permettent tout ; si une maison leur tape dans l'œil ils s'y installent, foutent à la rue les habitants indigènes et, en bons proprios gueulent : « Ceci est à moi ! »

Les sales bandits font tout pareil pour les jardins et toutes sortes de bricoles.

Le respect de la propriété et les envahis-seurs, — ça fait deux !

A plus forte raison, les moricaudes doivent subir tous les caprices des conquérants.

Malheur à celle qui ne voudrait pas marcher : il lui en cuirait !

Et les troubadés, les ratichons, les mission-naires ne sont pas seuls à faire trente-six mille crapuleries aux indigènes : les fonctionnaires de tout calibre leur font la pige !

Dernièrement, une petite malgache, Raisoa, a été dépouillée de tout son saint-frusquin par un fonctionnaire qui, pour l'empêcher de pro-tester, l'a menacée de la compromettre dans un complot de rebelles.

Mais ça, c'est de la gnognotte, comparé au coup tiré de longueur par l'un des hommes de confiance du général Gallieni ; ce sacrifiant n'était, autrefois, qu'un modeste intreprète au service de l'armée.

Par quelles charogneries le bandit est-il de-venu larbin à tout faire du général ? Mystère et tripotages !

Voici un de ses coups, que je coupe nature dans un quotidien :

« Rentrant à Tananarive vers la fin de 1895, il prétendit ne pas trouver intact le mobilier qu'il y avait laissé en 1894. Pour se dédomma-ger de cette perte vraie ou fausse, il s'empara d'abord d'une maison que le propriétaire trem-blant fut obligé de lui abandonner. Puis, il s'adressa à un voisin indigène, Razafimaoly, citoyen honorable, et imagina de le rendre res-ponsable de la disparition du mobilier en lui reprochant de ne pas l'avoir surveillé. Il l'atti-ra dans un guet-apens de nuit et le força à si-gner trois billets à ordre par lesquels l'indi-gène reconnaissait lui devoir quinze mille francs.

« Le Tribunal civil, appelé à se prononcer sur la validité des billets, rendit contre l'inter-prète une sentence écrasante. Il constata que jamais l'interprète n'avait possédé de mobilier valant même le quart de cette somme et re-poussa sa demande par les motifs que les billets avaient été extorqués par fraude, menaces et violences.

« Eh bien ! cet interprète n'a jamais été poursuivi au criminel. Le général le prit sous sa protection, et, maintenant, il est attaché à l'état-major et porte le brassard des officiers de ce service. On dit qu'il sera prochainement décoré ! »

Le décorer, ça c'est chouette ! Le bandit le

mérite : la goutte de sang à sa boutonnière fri-mera bougrement bien.

Si seulement la gouvernance avait la jugeotte de décorer toutes les crapules, c'est ça qui simplifierait la question !

Au moins, on saurait qui on croise dans la rue !

Mt les bons bougres qui gobent prendre mesure des croupions de scélérats n'auraient pas à se creuser le trognon.

—o—

Turellement, ce sacré animal n'est pas unique à Madagascar, — il y en a cinquante pour un qui ont fait autant que lui, sinon pire !

Voici les peccadilles d'un galonnard :

« Le 15 octobre 1896, le général Gallieni faisait fusiller le prince Ratsimanang. Le lendemain, un officier supérieur envoyait prendre chez elle la veuve du fusillé et en faisait sa maîtresse pendant quelques jours. Un peu plus tard, le même officier s'emparait d'une autre veuve, Rasoanorovéle, et lui donnait à choisir entre l'exil et son lit. »

Ce n'est là qu'un échantillon anodin des mœurs putassières des militaires. Il y a mieux !

C'est au point que la résidence générale pourrait arborer à son fronton le gros numéro qui distingue les marchands de chair humaine des autres commerçants

Voyez plutôt :

Le 27 mars 1897, après avoir fait fusiller plusieurs dignitaires et chefs hovas, le commandant militaire envoya chercher leurs femmes, sœurs ou filles. On passa une sorte de révision et on retint les douze plus jolies, qui se virent contraintes de remplir le rôle de bayadères à une soirée donnée à la résidence générale. L'une de ces femmes était la sœur de l'ex-ministre des lois, une autre sa belle-sœur, une troisième la fille de Rainitrimba, gouverneur général de Marouvatna, qui servit la France aux côtés du résident Prado, une quatrième la fille de Rabanoume, un des fils du premier ministre mort à Alger. »

Inutile d'ajouter, les bons bougres, qu'après avoir fait gigotter les malheureuses vaincues, la gradaille se les payait...

—o—

Vous croyez que des fourbis pareils vont faire bondir d'indignation nos braves opportunistes ?

Ah ouat, ils s'en foutent !

La radicaillerie ne bronche pas non plus, — et pas davantage les socialistes à la manœuvre !

Les uns et les autres ignorent-ils donc ce que je raconte ?

Pas du tout, ils savent tout ça, — mieux que bibi, même !

Mais que, à Madagascar, la séquelle envahisseuse accumule crapulerie sur abominations, les jean foutre s'en tamponnent le coquillard : le drapeau national couvre ces vilénies..., ce qui ne change rien aux habitudes du torchon tricolore.

Et dam, tout ce que couvre cette chiffure est sacré !

—o—

Par exemple, si les gros mecs de France se foutent comme de leurs professions de foi, de ce qui s'opère à Madagascar, il n'en est pas de même des Malgaches.

Tout moricauds qu'ils soient, les bougres y trouvent un sacré cheveu.

Et ils n'ont pas tort, nom de dieu !

Ils font contre les envahisseurs français ce que faisaient nos paternels, — les Gaulois — au temps où César avec sa racaille de troubadres romains envahissait notre patelin : ils se défendent !

Turellement, ça leur est cotonneux, étant donné leur infériorité d'armement. N'importe, ils ne canent pas !

Et, ce qui prouve qu'ils sont loin d'être des tourtes, c'est la façon dont ils font la guerre : au lieu d'user leur poudre à l'aveuglette et de déquiller, à la flan, n'importe quel poussa-cailleux qui se trouve au bout de leur flingot, ils choisissent leur gibier et font tout leur possible pour ne démolir que des grades.

Ainsi, ces dernières semaines, dans un com-

bat où, du côté des français, y a eu qu'un tué et cinq blessés, un commandant, nommé Huet, a reçu une balle dans la poitrine ;

Et de deux : à Manitirano, dans une escar-mouché, les Sakalaves ont descendu le lieutenant Rauday ;

Et de trois : dans un grand soulèvement de Sakalaves, près de Miandrivazo, les galonnards ont encore salement trinqué : le capitaine Mazillier, les lieutenants Chambaud, Turquois et quelques autres ont été occis ;

Et de quatre : dans une autre bataille, toujours contre les fameux Sakalaves, trois grades ont encore été déquillés.

Comme vous le voyez, les bons bougres, les galonnards reçoivent une sacrée purge !

Reste à savoir si les chiquenaudes administrées à ces grades viennent toutes des malgaches ?

Peut-être bien que oui, ... peut-être bien que non... !

Au Dahomey aussi, en 1892, pendant l'invasion, beaucoup de galonnards français firent connaissance avec la camarade. Et je me suis laissé dire que, plus d'un de ceux-là, fut déquillé par des balles françaises..., plus ou moins égarées ou rancunières !

En serait-il de même à Madagascar ?

—o—

Quelle que soit l'hypothèse admise pour expliquer le déquillement de tant de grades, il n'en reste pas moins évident que les envahisseurs français, qui prétendent être allés à Madagascar pour y apporter la civilisation, n'y ont apporté que la syphilisation !

C'est à dire la ruine, la famine et la dévastation sur toute la ligne !

Le prix des bouffe-galette

Y a déjà belle lurette j'ai servi aux copains des tuyaux sur le prix de revient des bouffe-galette.

Mais, d'une année sur l'autre, y a des variantes, — au surplus, les chiffres seraient ils toujours pareils, il est constamment de saison d'en recauser.

Les bouffe-galette n'ont pas que leur paye quotidienne de vingt-cinq balles, — foutre non !

Ils ont cinquante trucs pour grossir leur note.

Ainsi, à l'Aquarium, on leur fournit des médicaments au grand œil, des fournitures de bureau, des brosses, des peignes, des savons et toute une sacrée foulitude de bricoles.

Ces temps derniers, — comme on approche des élections, — ces sacrés rongeurs prétendent que, dans l'année 1896, ils ont été un brin économes et ont fait moins de gaspillage que l'autre année.

On n'est foutre pas forcé de les croire ! C'est si habileur un député.

Ceci dit, épluchons la note des bouffe-galette :

Vous savez, les camarades, que la buvette de l'Aquarium est plus fréquentée que la salle des séances : en 1896, les bouffe-galette ont pompé pour 32.395 francs 19 centimes.

Les dix neuf centimes font bougrement bien dans le tableau !

Pour soigner leurs cors aux pieds, leurs rhumes de cerveau..., et d'ailleurs ! nos honorables se sont ingurgité pour 3.602 francs de médecines, y a deux mille balles d'économie sur la note de 1895.

Plaignez-vous donc !

Pour fournitures de bureau, papier à lettre, enve oppes, crayons et autres bricoles que les députés roublards distribuent à leurs électeurs, — et aussi à leurs électrices ! — y a 53.933 francs 79 centimes.

C'est pour rien !

Les dépenses en brosses, savons et autres babioles n'ont monté qu'à 14.433 francs.

Quant au chauffage de l'Aquarium il se chiffre par 35.966 francs.

Puis, y a l'éclairage ! Ce chapitre coûte cher. C'est, qu'en effet, nom de dieu, l'éclairage des députés, c'est pas de la petite bière : ça a monté à 128.555 francs.

Mais foutre, ce n'est là que la note de l'éclairage au gaz et à l'électricité ; il y a un autre éclairage, — éclairage moral qui illumine le porte braise de nos fabricateurs de lois et que

pratiquent sur ces birbes, à coups de chèques — les gros pleins-de-truffes de la finance.

« Qui donc nous donnera l'addition de ce cochon d'éclairage ? »

Pour ce qui est de ça, bernique ! Les bons bougres, vous êtes trop curieux.

Souvenez-vous du Panama : on l'a toujours étouffé, — et si cet éclairage a été carabine, il n'a fichtre pas été unique.

—o—

D'ailleurs, les camarades, ne nous cassons pas trop le trognon pour éplucher les comptes d'apothicaires que nous servent les bouffe-galette.

N'oublions pas ceci : c'est que c'est nous qui carmons !

Et, tonnerre de Brest, ce qui nous importe ce n'est pas tant de savoir que, en 1896, nos députés ont gaspillé pour deux mille balles de médicaments de moins qu'en 1895.

Dans le tas de milliards que nous fait annuellement cracher la gouvernance, une si mesquine économie est moins qu'une goutte d'eau dans l'Océan !

Ce que nous devrions chercher, c'est à arrêter radicalement les frais !

Pour cela, y a un truc : il faudrait qu'aux prochaines élections les tinettes électorales se farcissent de bulletins mouscailleux, — vierges de nom de candidat !

COUPS DE TRANCHET

Drame d'amour. — L'autre matin, dans une tourne du boulevard de Clichy, le pipelet dégottait deux de ses locatos du cinquième, aphyxiés dans leur carrée.

C'était deux jeunes prolos : Louis Pasquier, âgé de vingt-six ans et Marie Ramand qui frisait juste la vingtaine.

Sur leur table de nuit on dégotta des babillardes que les désespérés adressaient à leurs parents : ils les accusaient d'être la cause de leur mort, en leur ayant refusé l'autorisation de se marier.

Et les pauvres couillons se sont détruits pour ça !

Le mariage est-il donc indispensable pour se bécotter ?

Que non pas, foutre ! Eh donc, ils n'avaient qu'à s'aimer, en face du soleil..., ou de la lune, — et faire la nique à la loi et à leurs paternels grincheux.

Pour ce qui est de ceux-ci, ils doivent maintenant comprendre combien a été idiote leur intervention.

Il est un peu tard, hélas !... Si seulement, la leçon pouvait servir à d'autres parents !

Les vieux ne devraient pas perdre de vue que l'amour souffle où il veut...

Qu'ils remuent donc la cendre de leurs vingt ans et ne fassent pas à leurs gosses ce qu'on leur fit à eux-mêmes : si leurs paternels leur crevèrent le cœur, ce n'est pas une raison pour qu'ils le crevent à leurs fistons !

Petit panama ! — Il y a un bout de temps des gros matadors de l'administration de Madagascar achetèrent à une société financière cinq cents mulets, au prix de huit cents balles chaque.

Le lendemain, tous en chœur, comme s'ils s'étaient donné le mot, les mulets cassaient leur pipe.

Ces carnes — dont le plus ignorant pouvait pronostiquer la crevaision, — la Compagnie les avait achetées en connaissance de cause, cent francs chaque.

Qui donc a palpé les chèques ?

Ça, je l'ignore ! Mais ce dont je suis bougrement certain c'est que c'est le populo qui paiera la note.

Fusillades. — Dès qu'un troubade a un flingot dans les pattes, le dada de tuer le tourne-boule

J'ai connu, — dans une prison — un type qui racontait ses impressions de caserne :

« Chaque fois que je montais la garde, disait-il, la clarinette me brûlait les pattes et je cherchais un joint pour tirer sur un homme..., uniquement pour voir l'effet que ça me ferait de tuer !

« Enfin, une nuit, j'étais de garde à la prison de R... ; je reluque une ombre dans le noir, illico, coup sur coup, je gueule : « Qui vive ! Qui vive ! Qui vive !... » et sans donner à l'ombre le temps de répondre, je tire dessus.

« Mince de veine ! C'était un prisonnier qui

se sauvait, — je le manquai d'ailleurs!... Et je fus félicité je ne vous dis que ça!... »
Quelle dérision, la justice humaine!
Voilà un type qui avait prémédité un assassinat, n'avait raté son coup que par maladresse..., et au lieu de le foutre au bloc on le félicita!

A-t-il obéi à de semblables mobiles le trouble qui, l'autre matin, à Verdun, a tué une pauvre bougresse, sourde et muette, qui, passant à portée de son flingot ne pouvait naturellement pas répondre à son « qui vive? »

Embryon Libertaire

Il y a quelques semaines je découpais dans le *Temps* une grande tartine concernant la colonie anarchote de Clousden-Hill farm, en Angleterre.

Depuis lors, les colons ont écrit que le récit du *Temps* est bougrement enjolivé et que la colonie n'est pas aussi prospère qu'il a été dit.

L'eau était venue à la bouche à plus d'un copain, — plus d'un avait ruminé de partir là-bas.

Rien à faire! A Clousden-Hill, la situation n'est pas assez brillante pour que soient acceptés de nouveaux venus.

Je souhaite que ça change et que, grâce à leur nerf et à leur initiative les copains de Clousden-Hill fassent de leur coin un petit paradis terrestre.

Evidemment, ce serait tout plein galbeux, si on pouvait dire aux turbineurs qui s'entêtent à ne rien comprendre aux idées anarchotes: « Voilà, en raccourci, un échantillon de la vie sociale que nous voulons réaliser! Et, vous voyez, non seulement les copains y sont libérés de l'exploitation et du joug autoritaire, mais encore ils y ont davantage de bien-être que dans la société bourgeoise... »

Par exemple, pour en arriver là, y a une sacrée fourmilière d'obstacles à surmonter!

Eh bien, ces obstacles n'effraient pas une floppée de copains que tarabuste le dada de fonder — aux portes de Paris, — une colonie anarchote.

Ne voulant pas s'emballer, ils commencent par sonder le terrain: ils désirent simplement savoir si beaucoup de bons lieux en pincement pour la combinaison...

On verra après!

D'ailleurs, voici leur appel:

AUX PARTISANS D'UNE COLONIE COMMUNISTE EN FRANCE

Les partisans d'une colonie communiste, en France, sont-ils nombreux?

Telle est la question que cherche à résoudre un groupe de communistes. Je me fais son interprète auprès de vous, camarades.

Depuis longtemps, j'ai, comme vous, été frappé par ce fait anormal, qu'un travailleur ne peut, avec le salaire qu'il a reçu pour effectuer un travail, racheter la même quantité de travail qu'il a produit. J'ai compris alors, que les intermédiaires, se plaçant entre le producteur et le consommateur, prélevaient un bénéfice onéreux pour le travailleur et dès ce jour je fus partisan de l'instauration d'une société dans laquelle les intermédiaires seraient supprimés.

Puis, par la suite, rejetant les objections, les préjugés, surmontant les difficultés, je compris que, même actuellement, on pourrait établir un groupement d'individus qui, consommant ce qu'ils produiraient, prouveraient par *a plus b* que l'organisation actuelle, qui réglemente, codifie et réprime, a non seulement aucune raison d'être, mais encore, est pour les hommes, la source de tous les maux.

Aussi, combien de fois, discutant avec des camarades, aurais-je voulu pouvoir leur dire: « Mais, voyez donc, prolétaires ou bourgeois, à quelques lieues d'ici, des hommes vivent en une seule et même famille, l'intérêt ne les divise pas; voyez cet embryon de société future. Là, personne ne commande, tous travaillent selon leurs forces, ils sont heureux, ils sont libres! »

Hélas! jamais je n'ai pu leur dire cela et, chaque fois que la discussion s'élevait, mes contradicteurs, eux, disaient: « Mais puisque votre foi est si grande, pourquoi ne vous en-

tendez-vous pas? Vous êtes plusieurs milliers en France, créez un petit centre, qui vive de sa vie propre, de ses moyens; donnez une base à vos arguments, faites voir qu'à vingt, trente ou mille, vous vous passez aussi bien de patrons que de commissions de statistique. En un mot, faites en sorte de prouver! Faites-nous voir un noyau si petit fut-il, d'anarchistes, vivant en anarchistes. Vous parlez de révolution, époque de trouble où la liberté individuelle seule organise l'ordre social, et, peut-être, avez-vous raison; mais aujourd'hui, en période calme, que vous fassiez un bouillon de culture, voilà qui me convaincrerait beaucoup plus vite et mieux; créez, autant que vous le pouvez, étant donné l'ambiance, un petit milieu communiste et nous verrons s'il vit, ou tout au moins pourquoi il disparaît. Vous, concluaient souvent nos adversaires, vous vous basez sur la science et vous craignez les expériences: elles pourraient vous être désavantageuses... »

Il est évident que ceux qui prétendent que l'homme ne peut vivre en société que dominé par les lois ne sont point rares, malheureusement. Aussi, en diminue-t-on le nombre en leur prouvant le contraire, toutefois cela ne va pas assez vite, car si nous sommes forts du côté théorique, il faut avouer que du côté pratique il ne nous reste que l'avenir...

C'est parce que nous avons senti cela, que nous avons, à plusieurs militants, décidé de rechercher quel est le nombre de camarades sympathiques à l'idée de la création d'une colonie libertaire en France, puisque c'est le lieu où nous vivons.

Ceci dit, nous nous arrêtons à ce but: recenser ceux qui sur ce seul point, pensent comme nous:

Utilité d'une colonie libertaire en France.

Dès ce jour, que chacun me fasse parvenir un mot, à passage Boiton à Paris, afin que dans peu de temps nous sachions si nous nous rencontrons nombreux sur ce terrain pratique.

Pas de paresse, tous un peu d'initiative: une lettre de trois ronds pour le référendum libertaire.

GEORGES BUTAUD.

LOGIQUE

C'est vrai pourtant qu'y a sur la terre
Des fainéants (le sang m'en bout!)
Qui s'engraissent du pauvre prolétaire
Qui, lui, s'engraissent de rien du tout!
Non, là, vraiment, c'est-y justice
Qu'ça soy' les mêmes qui piquent au tas?
Pas?

D'honneur, j'suis pas un méchant homme;
— Pour la douceur, un vrai mouton! —
Mais d'êt' toujours eun' bêt' de somme,
Y'a d'quoi vous faire sortir du gond!
Pendant qu'au turbin je m'dévisse,
Un tas d'salards se crois'ent les bras...
Pas?

Qué' qu' nous voulons? L' droit à la vie:
Qu' tout l' mond' puiss' bouffer à sa faim.
C'est pas drôl' quand l'estomac crie
D'avoir fait trop maigre festin.
I' n'y'a qu'eun' moitié qui s'emplisse;
L'aut' al' digère et fait pas gras...
Faudra bien qu'un jour ça finisse,
Pas?

Rien à tirer d' la gouvernance,
Les députés, i's s'foutent de nous;
Si nous faisons d' la rouspétance,
On a tôt fait d'nous met' au clou.
Pour moi, voici: l'vieil' édifiée
Est vermoulu, faut l'fout' à bas!
C'est le seul moyen qu'ça finisse,
Pas?

Jean Réflec.

TUYAUX CORPORATIFS

A NEVERS, les plombiers, zingueurs et ferblantiers sont en grève depuis près de trois mois.

Les patrons ont espéré réduire eles grévistes par la famine; mais les gas ne sont pas décidés à se soumettre, — et ils ont emmanché

le boycottage contre leurs maudits exploiters. Pour ça, ils ont lancé un appel à tous les prolos de leur corporation, les engageant à ne pas venir à Nevers, à quelque prix que ce soit; en outre, ils tirent des plans pour dégotter du turbinateur dans d'autres patelins, — et ils comptent sur les camaros qui connaîtraient du bout-lot pour le leur faire savoir.

Envoyer les tuyaux au camarade Laurent, Bourse du Travail, Nevers.

C'est ça qui serait rigouillard si, kif-kif le légendaire Boycott, les patrons plombiers de Nevers, mis à l'index par les prolos de la corporation, ne pouvaient trouver un seul ouvrier à exploiter.

Mince de gueule que feraient les chameaux! Souhaitons donc que les prolos de Nevers trouvent vivement de l'embauche et puissent décaniller;

Et souhaitons aussi qu'il ne se trouve pas de plats-culs pour chopper leurs places!

En tous les cas, si cette binaire de boycottage rate, restera le sabotage!

A la Bourse du Travail de TOULOUSE l'Union des Syndicats a pris une chouette initiative: une commission de onze bons lieux a été nommée, pour rechercher les voies et moyens de faire aboutir et mettre en pratique le boycottage et le sabotage.

Voilà qui promet, nom de dieu!

Toujours les LOIS SCÉLÉRATES

Cette semaine encore le *Libertaire* a été saisi.

Le gérant, Gustave Rebut, a été fichu au bloc et un mandat d'arrêt a été lancé contre Etiévant..., mais Etiévant n'a pas attendu.

Après des libérales opérations, faut évidemment avoir le caractère mal fait pour prétendre que la liberté de la presse n'existe pas!

Allons, de plus en plus la gouvernaille opportuniste s'imperialise.

Encore un peu et on rétablira le knout!

Autre muflerie des marchands d'injustice: il y a trois semaines, un bon lieu, Galiani, qui a été des mille de Garibaldi et qui, avec lui, vint faire campagne pour la France en 1870, a été arrêté et on parle de l'expulser comme étranger.

Les jean-foutre de la haute ignorent-ils leurs lois?

Evidemment, non! Mais comme Galiani est un pauvre bougre, ils font semblant de les ignorer.

Ils devraient savoir que, Galiani a beau être étranger, — par le seul fait qu'il a combattu pour la France on n'a pas le droit de l'expulser.

Bast, les sacripants n'en sont pas à une charognerie près!

Galiani est au Dépôt et on lui cherche pouille parce qu'on prétend qu'il est rentré en France malgré qu'il en ait été expulsé.

OHÉ, LES BONS FIEUX!

Réclamez et Achetez

L'ALMANACH

DU

PÈRE PEINARD

Pour l'année crétine 1898

(An 106 du calendrier révolutionnaire)

TEXTE. — Ce que je vous souhaite. — Ruminades sur le calendrier. — Dévidage des mois. — Pluie d'étoiles, éclipses et marées. — Les Saisons. — Le père Peinard, chanson du populo, avec la musique. — Les Cabots de la haute. — Le Sabotage. — La fabrication de l'or et des pierreries. — L'Inquisition moderne en Espagne. — Les hordes de trimardeurs. — Sergot, poésie. — Le distingué du « tien » et du « mien ». — A la Caserne, chanson des conscrits, avec la musique. — L'Autorité tue l'amour. — Le Pacte de Famille.

GRAVURES. — Liberté! — L'Automne; l'Hiver; le Printemps; l'Été. — Rien pour tous, tout pour un (extrait du *Postillon* de Munich). — Le Veau d'or. — Le Pédaleur et le Capitalo (extrait de *The Communist Nation*, journal de la colonie Ruskin). — L'Inquisition; la noyade; le fouet et le bâillon; le grillage des chairs; l'arrachage des ongles; l'écra-

bouillage des parties sexuelles. — Germinal! — Gessler vit encore! dessin de Rodet. — La misère en gibus et en redingote. — Le Paysan dessin de A. Willette. — Le Mariage moderne. — Le Pain cher, dessin d'Herman Paul (extrait du Cri de Paris).

PRIMES AU GRAND ŒIL. — Sur leur demande les acheteurs de l'Almanach recevront, pendant un mois, les Temps Nouveaux, le Père Peinard. En outre, l'Almanach contient une invitation à l'œil pour le Théâtre Civique.

Prix de l'Almanach : 25 cent.
Pour le recevoir franco : 35 cent.

Adresser tout ce qui concerne l'ALMANACH DU PÈRE PEINARD, aux bureaux, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.

Chouettes réunions

A Reims, dimanche dernier, conférence par le copain Massey. La salle était farcie et le jaspinage du camaro a été rudement gobé: il a montré l'inféctée bouillabaisse de vices, de crimes et d'horreurs de tout calibre qu'est la société actuelle et a indiqué que le remède n'est pas dans des palliatifs: autant vaudrait administrer un lavement à la tour Eiffel!

Un bon bougre a pris la parole ensuite, se déclarant anarcho pour l'avenir, mais ajoutant que, à l'heure actuelle, il croit à la nécessité d'une période transitoire de socialisme autoritaire.

Massey n'a pas eu de peine à lui répliquer que nos efforts actuels, si minimes soient-ils, ont une influence sur l'orientation sociale. Or donc, si on désire vivement que l'avenir soit à la solution libertaire, c'est un mauvais truc de proclamer la nécessité d'une période transitoire d'autoritarisme.

A supposer qu'il nous faille subir le règne des Jaurès et des Guesde — comme nous subissons le règne des opportunistes entrelardés de radicaux, — ce n'est pas une raison pour borner là notre horizon et faire de la propagande pour cette solution — qui n'en est pas une.

Que dirait-on d'un bon bougre qui, ayant à sa disposition le chemin de fer, continuerait à prendre la diligence, sous prétexte que ces vieilles pataches sont un intermédiaire entre le char à bœufs et la locomotive à vapeur?

On le traiterait de nicodème!
Eh bien, les gas qui, — en toute franchise — proclament la nécessité d'une période transitoire-fout kif-kif.

Au surplus, rien n'est moins certain que leurs affirmations.

Mais enfin, à supposer que la période qu'ils annoncent nous pende au nez, — c'est tout pis, nom de dieu!

Et fichtre, soyons au moins assez mariales pour ne pas nous vouer de gaîté de cœur à pareil anicroche.

Et le moyen est de propager d'arrachepied pour faire éclore la Sociale libertaire.

Aux Organisations Ouvrières

Camarades,

Le Congrès corporatif de Toulouse ayant, à l'unanimité, accepté le rapport de la Commission du Boycottage et ayant émis l'avis qu'afin de mettre un frein à l'avalissement des salaires il soit fait une active propagande sur cette question, les membres parisiens de la Commission du Boycottage ont pris l'initiative de publier, en brochure, le rapport présenté au Congrès, afin de vulgariser la double tactique du Boycottage et du Sabottage.

Nous espérons que votre organisation nous aidera dans l'œuvre entreprise, en propageant dans votre milieu la brochure que nous éditons. D'ailleurs, afin de la rendre d'une facile propagation et pour la mettre à la portée de tous, nous faisons un premier tirage à cent mille exemplaires, ce qui nous permet de la mettre en vente aux prix minimes suivants:

10 brochures,	0,25;	par la poste,	0 fr. 35
100 —	—	par colis postal,	2 fr. 50
500 —	—	—	11 fr. >
1000 —	—	—	20 fr. >

Les demandes de brochures doivent être

adressées, avec les fonds, au camarade Emile POUGET, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.

Nous espérons, camarades, que le concours de votre organisation est acquis à ce nouveau mode d'action, — ce faisant, vous vulgariserez les décisions du Congrès de Toulouse.

Les membres parisiens de la Commission du Boycottage: Delesalle (rapporteur); Cumora; Pouget.

C'est cette semaine qu'est mise en vente la brochure sur le « Boycottage » et le « Sabottage »; étant donné son prix minime, elle ne sera expédiée que sur demandes, accompagnées du montant.



Bafouillages de politiciens

Pontoise. — L'approche des élections rend les bouffe-galette remuants; celui de Pontoise, Hubbard, s'est souvenu la semaine dernière qu'il a de bons jobards électoraux à peloter et à embobiner, — afin qu'ils ne votent pas pour le concurrent.

Or donc, dimanche, avec le concours d'un copain en rupture d'Aquarium, l'amiral suisse Lockroy, il a donné une réunion pompeusement intitulée « compte-rendu de mandat ».

Depuis l'élection de 93 on n'avait quasiment pas vu sa fiole!

N'importe, aux applaudissements des gogos ahuris par sa faconde, le Hubbard s'est déclaré la crème des représentants et il a expliqué que si, pendant quatre ans, il ne s'est pas plus souvenu de ses électeurs qu'un âne de son premier pet, ça ne tire pas à conséquence; aujourd'hui, l'intérêt de la république exige qu'il continue à palper ses vingt-cinq balles, — c'est indispensable pour que le populo soit heureux! Il faudra donc le réélire, car il n'est pas un député de pacotille, — comme ceux d'en face; d'ailleurs, au nom des principes de 89, il saura défendre son assiette au beurre contre les ambitieux qui voudraient la lui enlever.

Et l'Hubbard parle, jacasse..., c'est pire que les grandes eaux à Versailles!

Il y a de tout dans son déblocage: révision, impôt sur le revenu, débinage des ratichons...

Enfin, il s'effondre dans les bras du brave amiral qui le proclame le rempart de la république radicale et lui donne sa bénédiction dans une dernière pantalonade sur l'infâme ministère Méline.

Ce qu'il y a d'enquiquinant c'est qu'il s'est trouvé une kyrielle de pauvres gobeurs pour applaudir ces deux pîtres: ils ont coupé dans le pont et ils tablent sur la république radicale pour les sortir de la mistouffe.

Nom de dieu, les couillons devraient pourtant en être revenus: les radicaux ont tenu la queue de la poêle assez longtemps.

Qu'y a-t-il eu de changé? Rien!

Pauvres naïfs, fourrez-vous donc dans la cafetière que le remède n'est pas dans un changement de maître, mais dans l'élimination radicale de tous les gouvernants, capitalistes, patrons et cafards.

Alors on aura ses coudées franches, les pains de quatre livres à gogo, — et tout ce qui s'en suit!

La protection gouvernementale

Toulon. — Chaque année, cette garce de Providence qu'on nomme l'Etat fait du battage avec les secours qu'elle aboule aux agriculteurs dont la sécheresse, les gelées ou autres avaros ont fricassé les récoltes.

Et, comme cette Providence de pacotille n'a qu'un dada: poser des lapins au pauvre monde, au lieu de remerciements, c'est une kyrielle de malédictions qui montent vers elle.

Y a déjà un sacré bout de temps j'ai enregistré les ronchonnades des agriculteurs de Carcès, de Cabasse et autres communes du Var.

Voici du même tabac:

Les proprios de Salernes ayant eu leur récolte de raisins roustie par les gelées d'avril et de mai dernier ont reçu des indemnités.

Mais, quelles indemnités!

Y en a, — et ils sont nombreux! — qui, pour la perte totale de leur récolte, ont palpé cinq ou six francs. Entre autres, un bon bougre, qui a en pour plus de douze cents francs de perte a

palpé, tout en gros, six francs et dix-neuf sous!

Par contre, y a des types — bons votards et bons rabatteurs électoraux, — qui pour une vigne problématique ont touché la forte somme.

D'autre part, le maire de Saint-Zacharie a expédié au sous-préfet de Brignoles une babillarde de protestation contre les distributions faites dans son patelin: sur une centaine de campluchards échaudés par les gelées, y en a juste une vingtaine auxquels on aboule un maigre secours.

Les culs-terreux comprendront-ils enfin que la gouvernance se fiche de leurs fioles?

Tout ce qu'elle exige d'eux c'est qu'ils servent la patrie, qu'ils votent et qu'ils paient le percepteur.

Quand à espérer quelque chose en retour c'est se foutre le doigt dans l'œil! On ne les protège même pas contre les monstres enragés, — à preuve la cinquantaine d'assassinats commis par Vacher.

Que les campluchards le sachent enfin: l'Etat reçoit et ne rend pas!

S'ils sont dans la panade, — et ils y sont jusqu'au cou, les pauvres gas! — qu'ils n'espèrent sur personne pour en sortir, et sur l'Etat moins encore que sur quiconque.

Et foutre, y a pas que les paysans dont la récolte a été roustie, qui soient dans la panade complète, les autres, ceux qui ont eu une récolte passable, ne sont guère plus à la hauteur.

Ça vient de ce qu'ils sont accablés d'impôts et rongés d'hypothèques et que, manquant d'avances et de débouchés, ils tombent forcément sous la coupe des accapareurs qui leur achètent leur récolte à des prix dérisoires.

Y a-t-il un remède?

Foutre oui, y en a un!

Il faut que les campluchards se décrassent des préjugés qu'ils ont sur le distinguo du tien et du mien et qu'ils s'alignent pour cultiver la terre en commun, — kif-kif une grande famille.

Quand ils en seront là, rentiers et gouvernants seront dans cent pieds de mouscaille.

Et si, alors, il arrivait que la grêle ou la gelée fricasse les récoltes d'une région, les bons bougres des patelins environnants s'empresseraient de secourir eux-mêmes les victimes et de leur expédier tout ce qui leur manquerait.

Un camouflet au père des mouches

Troyes. — En 1814, dans la plaine de Saint-Parres les Tertres eut lieu une sacrée bataille, avec de nombreux morts à la clé. Les victimes furent enterrées en tas et, depuis lors, on se contentait de semer du blé et des pommes de terre sur l'emplacement.

Il y a quelque temps, un vieux marlou du nom de Brisson, supérieur des oblats, — variété de moines mâtinés de jésuites, — eut l'idée de faire de la propagande cléricale sur les tibias des morts: il fit élever un monument, surmonté d'une croix, — de façon que, tous les ans, les crétiens puissent venir pèleriner autour.

L'inauguration remonte à un mois, avec processionnades et bénédictions.

Depuis lors, le monument en question était surtout utilisé par des bons bougres d'anticléricaux qui y collaient des trifouillées d'affiches.

Il en a été ainsi jusqu'à l'autre dimanche.... Depuis lors y a plus d'affiches sur le monument pour la simple raison que le monument a été culbuté.

Qui a fait le coup?

C'est-y un cafard, à cran de voir le monument étaler de galbeuses affiches anticléricales?

Ou bien, c'est-y un bon fieu qui a voulu se fiche de la fiole des ratichons?

Le Père des mouches devrait savoir de quoi il retourne. Que foutait-il donc, durant qu'on déquillait la croix dressée en son honneur?

Le bague Perrin

Orléans. — On dirait que le singe de cette sale boîte a juré de fiche à l'épreuve la patience de ses esclaves.

En effet, ce tonneau de tord-boyaux n'est pas satisfait: il ne lui suffit pas d'abouler aux cardeux le maigriot salaire de 50 sous par jour, de les engueuler salement lui-même et de les faire cramponner à jet continu par deux contre-coups bougrement bassinants, — il veut pire, encore!

Sous prétexte que sa machine s'arrête cinq minutes avant la sortie des prolos et ne se met en route que cinq minutes après, le sacré exploiteur exige que ses nègres blancs turbi-

ment, chaque jour onze heures et demi, tout en n'étant payés que pour onze heures.

Ce qu'il y a d'extraordinaire dans cette sale usine, ce n'est pas la mufferie du singe, non plus que celle des sacs-à-mistouffles, — c'est l'inconcevable patience des prolos qui endurent une exploitation si carabinée.

Il faut tout dire : y en a plus d'un qui serre les poings de rage..., mais en songeant aux gosses qu'il a à faire becqueter il subit des avanies qui le révoltent ! Et cela, pour ne pas être forcé d'aller s'agenouiller devant le rati-chon de la paroisse, dispensateur de pots-au-feu et de pains de quatre livres.

Quoi qu'il en soit, les bons bougres, cette attitude piteuse n'est pas digne d'hommes. Secouez-vous, nom de dieu ! Tâtez vos biceps.

Quand on a la cafetière un peu garnie d'idoches, il y a toujours mèche de mater, peu ou prou, un capitaio.

Ainsi, sans même aller chercher loin, n'avez-vous pas à votre disposition le sabotage ?

Entendez-vous et foutez en pratique la chouette truc : *A mauvaise paye, mauvais travail !*

Sentez-vous les coudes et le nerf vous viendra : et, d'autant plus vous serez audacieux, d'autant plus votre singe baissera le caquet.

Patriotisme de galeux

Elbeuf. — Les patrons sont patriotes, chacun sait ça ! Seulement, le patriotisme qu'ils pratiquent n'a rien de commun avec celui qu'ils exigent de leurs prolos.

Ainsi, les exploitateurs du patelin ont profité des « vingt-huit jours » pour rogner encore les dérisoires salaires de leurs prolos.

Y en a plus d'un qui a remplacé les réservoirs par des pauvres bougres embauchés à plus bas prix ; ensuite, au bout d'un mois, quand le prolo en titre a voulu se renquiller dans sa place, le patron lui a expliqué qu'il avait un ouvrier, faisant très bien son affaire à un prix inférieur, et il a encore fait une diminution.

De la sorte, c'est bougrement juste si en turbinant pendant douze heures, les prolos arrivent à se faire 45 sous par jour.

Avec la belle galette ratissée aux turbineurs, les capitalos se font construire des palais, — qu'on peut dire cimentés de sueur et de sang !

Par contre, les pauvres bougres s'entassent dans des taudis infects, à cinq ou six dans la même pièce !

Et les malheureux sont tellement éimés par la misère qu'ils n'ont même plus la force de hurler leurs douleurs et leurs souffrances !

Pour des bonbons

Montceau-les-Mines. — Ce sacré cochon de distinguo du tien et du mien ne fait qu'engendrer plaies et bosses, chacun sait ça.

Aussi faut pas s'étonner que les gas qui pratiquent avec ferveur ce dégoûtant principe deviennent quelquefois pires que des bêtes féroces.

C'est justement ce qui vient d'arriver à Montceau.

Un gosse de douze ans avait reluqué qu'un marchand de pâtisserie s'était installé dans le patelin avec une voiture pleine de bonbons.

Foutre ! l'eau lui en venait à la bouche, au loupot.

Tarellement, il s'approcha en fouinard auprès de la guimbarde, mais, va te faire foutre, il fut reçu par une véritable bordée d'artillerie.

Le chameaucrate pâtissier, Raffey, montait la garde autour de sa roulotte avec un fusil chargé, et dès qu'il vit le gosse bien à sa portée, il lui déchargea son flingot en pleine poitrine, tout en gueulant qu'il venait de « faire justice ! »

L'état du pauvre est désespéré !

Quant au crapulard, il prétend que le gosse venait lui chaparder sa camelotte et c'est pour quoi il a tiré dessus.

Comme il a fait respecter sa propriété très énergiquement, il est probable que les juges se montreront pleins de mansuétude envers ce salopaud.

CHANSONS ILLUSTRÉES

La seconde feuille des chansons du Pere Peinard : *LES LIBERTAIRES*, paroles de E. Decrypt, musique de Mévisto aîné, est en vente à Paris.

Les copains qui n'auraient pas eu les ANTI-PROLOS n'ont qu'à les réclamer à leur marchand. Chaque chanson, sur fort papier, avec un dessin et la musique, est vendue Deux ronds.

Abonnements à la série de douze chansons : pour la France, 2 fr. 50 et pour les autres pays, 2 fr. 75.



Belgique. — La semaine dernière une grève a éclaté aux charbonnages de Mariémont et, en même temps, a éclaté un incendie dans un des puits de mine.

Les quotidiens bourgeois trouvent louche cette coïncidence, — de là à conclure que ce sont les gueules noires qui ont fait chanter le coq rouge à la gueule du puits qui a dévoré tant des leurs..., y a que l'épaisseur d'un cheveu.

Rien ne prouve que les suppositions des jean-foutre de la haute sont fondées.

Tout ce qu'on peut dire c'est que cette grilade est venue à point pour faire ruminer les exploitateurs.

L'Italie est toujours le patelin d'effrayante mistoufle.

Et cela même fait ressortir avec bougrement d'intensité la crapulerie des chameaucrates : l'Italie est un des plus beaux pays du monde et aussi un des plus fertiles.

Si donc, il y a de la dèche, c'est parce que les morpions de la haute sèment la ruine autour d'eux.

L'autre jour encore, à Forli, une foultitude de pauvres bougresses, trimballant leur marmaille, et venant de la campluche, ont pénétré dans la ville et ont pris les boulangeries d'assaut.

Les boulangers ont été tellement apitoyés que, la plupart, non seulement ont laissé le pillage s'opérer, mais encore ont aidé à la distribution.

Quoique ça, la police a trouvé moyen de faire des arrestations.

Cette vermine est partout pareille : elle ne rate jamais une mistoufle à faire.

Ainsi, la semaine dernière, à Ancône, la clique policière a trouvé à propos de fiche le grappin sur Malatesta.

Depuis des mois, le copain est de retour en Italie et il se décarcasse bougrement pour la propagande anarchote : Merlino a trouvé à qui parler !

Seulement, la gouvernaille, sous prétexte que Malatesta n'est pas amnistié d'une vieille condamnation pour « association de malfaiteurs » lui a fiché le grappin dessus.

C'était si idiot qu'on a dû le remettre en liberté au bout de vingt-quatre heures.

Ce qu'il y a de gonflant dans cette histoire c'est que Malatesta habite Ancône depuis neuf mois, — tout le monde connaissait son domicile..., sauf la police !

La Grèce est frite, nom de dieu..., et pour un sacré bout de temps !

La dernière guerre l'a saigné à blanc, car les gas qui avaient un peu de sang dans les veines ont été se faire casser la gueule par les Turcs.

Ils croyaient batailler pour l'indépendance de leur patelin !

Pauvres naïfs ! Ils ne se sont pas rendu compte qu'on les conduisait à l'abattoir et que leurs chefs, à commencer par le roi, ne faisaient la guerre que pour se dépêtrer des rouspéteurs.

Et toute la grosse légumerie d'Europe était de ce complot, manigancé contre le populo grec.

On ne saurait trop rengâiner que cette abomination, — la guerre turco-grecque, — a été, kif-kif toutes les guerres, une boucherie concertée d'avance entre les bandits de la haute.

« Mieux vaut la guerre étrangère que la guerre civile ! » ont ruminé les dirigeants.

Dam, ils n'ont que du bénéf à attendre de la guerre étrangère : elle surexcite le chauvinisme, fait perdre de vue la question sociale et démolit les jeunes fistons qui auraient eu quelque chose dans le ciboulot.

De la guerre civile, au contraire, les chameaucrates n'ont rien de bon à espérer, puisque c'est sur eux qu'on cogne.

Incrustez-vous ça dans le syphon, les bons bougres !

Et, chaque fois que vous verrez une guerre éclater, examinez le truc de près et vous verrez — comme pour la guerre grecque — qu'il n'y a qu'un but : saigner le populo.

Le ministre de la marine grecque a d'ailleurs

cassé le morceau, — y a donc pas de doute possible.

« Mes collègues, a-t-il dit, désiraient que, pour complaire aux puissances, on fit la guerre sans faire la guerre, la guerre dans des limites déterminées. Je voulais, quant à moi, faire bombarder... J'en ai été empêché par le roi et le ministre Delyannis qui ne voulaient pas engager une lutte sérieuse avec la Turquie. Ils ne voulaient pas qu'on prit Salonique, de crainte de soulever la question d'Orient. J'ai demandé d'occuper au moins Samos ou une île quelconque pour montrer notre force et inquiéter l'ennemi : ils ont refusé même cela. »

Ainsi, voilà qui est catégorique : les grecs ont été conduits à l'abattoir.

Tous n'y sont pas restés !

Et, ceux qui en sont revenus, — surtout les volentaires, — ne sont pas à la noce : on les a licenciés, mais la gouvernance a oublié de leur payer le voyage pour s'en retourner dans leur patelin.

Il y a encore trois semaines, ils étaient une foultitude à crever la faim à Athènes. A force, ils l'ont trouvé mauvaise : les gas se sont rassemblés sur un boulevard, ont jaspiné de leurs misères et de leurs souffrances, après quoi, en masse, ils ont poussé un pas de charge sur les magasins.

Ils n'ont pas cherché midi à quatorze heures : ils avaient faim et ils avaient froid..., et ils sont tombés kif kif une nuée de sauterelles sur les magasins de confections et les boulangeries.

La police et une kyrielle de galonnards intervinrent : les gas répondirent qu'étant dans une purée famineuse et nul ne voulant leur tendre la perche, ils se servaient eux-mêmes...

Quand la gouvernaille a vu que les fistons le prenaient sur ce ton, on leur a trouvé des pioles convenables, on a distribué des frusques à ceux qui n'avaient pas eu le temps d'en décrocher, on leur a fichu à croûter et on leur a promis de leur payer le voyage pour s'en retourner.

Etats-Unis. — Kropotkine est actuellement en Amérique et il a déjà donné plusieurs conférences à New-York, à Philadelphie, à Boston.

Dans sa première conférence, après une virulente critique de la société capitaliste, il a montré combien il est facile, grâce aux découvertes scientifiques, de généraliser le bien-être et, extirpant toute la racaille parasite, de rendre le travail libre et agréable.

Ensuite, parlant de la tactique de propagande, il esquisse le rôle des syndicats et s'étend longuement sur le turbin qu'il y a à attendre d'eux, — sans jamais perdre de vue que le chambardement du vieux monde est le but.

Pour conclure, il dépiôte l'Etat, montre qu'il n'a même pas été la cinquième roue d'un carrosse, car il a été — et continue à être — non seulement inutile, mais bougrement nuisible : il n'y a donc pas à tirer des plans pour le modifier ! C'est sur ses ruines que s'épanouira le communisme purement et simplement anarcho.

Ce que Kropotkine a été applaudi, c'est rien de le dire !

A cette conférence, — faite en anglais, — y avait plus de deux mille personnes.

FLAMBEAUX & BOUQUINS

A Roubaix, une floppée de copains publient la *Cravache*, un chouette caneton hebdomadaire.

Adresse, 106, rue Turgot, Roubaix.

L'*Almanach socialiste illustré* par Maurice Charnay, est en vente chez tous les libraires. Il est illustré d'une kyrielle de dessins de Forain, Valloton, Couturier, etc.

Prix : 30 centimes ; franco, 40 centimes.

Chez Stock, place du Palais-Royal, viennent de paraître trois bouquins galbeux :

Le *Voleur*, par Georges Darien, roman où l'auteur passe en revue la foultitude cosmopolite des chapardeurs. Et fichtre, les bons bougres qui s'appuieront ce bouquin ne seront pas volés de leurs 3 fr. 50.

En outre, dans la « Bibliothèque sociologique » Stock vient de publier *L'Evolution, la Revolution et l'idéal anarchique* par Elisée Reclus, un bouquin qui est le développement

mérite : la goutte de sang à sa boutonnière frimera bougrement bien.

Si seulement la gouvernance avait la jugeotte de décorer toutes les crapules, c'est ça qui simplifierait la question !

Au moins, on saurait qui on croise dans la rue !

Et les bons bougres qui gobent prendre mesure des croupions de scélérats n'auraient pas à se creuser le trognon.

— 0 —

Turellement, ce sacré animal n'est pas unique à Madagascar, — il y en a cinquante pour un qui ont fait autant que lui, sinon pire !

Voici les peccadilles d'un galonnard :

« Le 15 octobre 1896, le général Gallieni faisait fusiller le prince Ratsimanang. Le lendemain, un officier supérieur envoyait prendre chez elle la veuve du fusillé et en faisait sa maîtresse pendant quelques jours. Un peu plus tard, le même officier s'emparait d'une autre veuve, Rasoanorovéle, et lui donnait à choisir entre l'exil et son lit. »

Ce n'est là qu'un échantillon ancien des mœurs putassières des militaires. Il y a mieux !

C'est au point que la résidence générale pourrait arborer à son fronton le gros numéro qui distingue les marchands de chair humaine des autres commerçants

Voyez plutôt :

Le 27 mars 1897, après avoir fait fusiller plusieurs dignitaires et chefs hovas, le commandant militaire envoya chercher leurs femmes, sœurs ou filles. On passa une sorte de révision et on retint les douze plus jolies, qui se virent contraintes de remplir le rôle de bayadères à une soirée donnée à la résidence générale. L'une de ces femmes était la sœur de l'ex-ministre des lois, une autre sa belle-sœur, une troisième la fille de Rainitrimba, gouverneur général de Marouvatna, qui servit la France aux côtés du résident Prado, une quatrième la fille de Rabanoume, un des fils du premier ministre mort à Alger. »

Inutile d'ajouter, les bons bougres, qu'après avoir fait gigotter les malheureuses vaincues, la gradaille se les payait...

— 0 —

Vous croyez que des fourbis pareils vont faire bondir d'indignation nos braves opportunistes ?

Ah ouat, ils s'en foutent !

La radicaillerie ne bronche pas non plus, — et pas davantage les socialistes à la manque !

Les uns et les autres ignorent-ils donc ce que je raconte ?

Pas du tout, ils savent tout ça, — mieux que bibi, même !

Mais que, à Madagascar, la séquelle envahisseuse accumule crapuleries sur abominations, les jeans foutre s'en tamponnent le coquillard : le drapeau national couvre ces vilénies..., ce qui ne change rien aux habitudes du torchon tricolore.

Et dam, tout ce que couvre cette chiffure est sacré !

— 0 —

Par exemple, si les gros mecs de France se foutent comme de leurs professions de foi, de ce qui s'opère à Madagascar, il n'en est pas de même des Malgaches.

Tout moricauds qu'ils soient, les bougres y trouvent un sacré cheveu.

Et ils n'ont pas tort, nom de dieu !

Ils font contre les envahisseurs français ce que faisaient nos paternels, — les Gaulois — au temps où César avec sa racaille de troubades romains envahissait notre patelin : ils se défendent !

Turellement, ça leur est cotonneux, étant donné leur infériorité d'armement. N'importe, ils ne canent pas !

Et, ce qui prouve qu'ils sont loin d'être des tourtes, c'est la façon dont ils font la guerre : au lieu d'user leur poudre à l'aveuglette et de déquiller, à la flan, n'importe quel pousse-cailloux qui se trouve au bout de leur flingot, ils choisissent leur gibier et font tout leur possible pour ne démolir que des gradés.

Ainsi, ces dernières semaines, dans un com-

bat où, du côté des français, y a eu qu'un tué et cinq blessés, un commandant, nommé Huet, a reçu une balle dans la poitrine ;

Et de deux : à Manitirano, dans une escar mouche, les Sakalaves ont descendu le lieutenant Rauday ;

Et de trois : dans un grand soulèvement de Sakalaves, près de Miandrivazo, les galonnards ont encore salement trinqué : le capitaine Mazillier, les lieutenants Chambaud, Turquois et quelques autres ont été occis ;

Et de quatre : dans une autre bataille, toujours contre les fameux Sakalaves, trois gradés ont encore été déquillés.

Comme vous le voyez, les bons bougres, les galonnards reçoivent une sacrée purge !

Reste à savoir si les chiquenaudes administrées à ces gradés viennent toutes des malgaches ?

Peut-être bien que oui, ... peut-être bien que non... !

Au Dahomey aussi, en 1892, pendant l'invasion, beaucoup de galonnards français firent connaissance avec la camarade. Et je me suis laissé dire que, plus d'un de ceux-là, fut déquillé par des balles françaises..., plus ou moins égarées ou rancunières !

En serait-il de même à Madagascar ?

— 0 —

Quelle que soit l'hypothèse admise pour expliquer le déquillement de tant de gradés, il n'en reste pas moins évident que les envahisseurs français, qui prétendent être allés à Madagascar pour y apporter la civilisation,

N'y ont apporté que la syphilisation !

C'est à-dire la ruine, la famine et la dévastation sur toute la ligne !

Le prix des bouffe-galette

Y a déjà belle lurette j'ai servi aux copains des tuyaux sur le prix de revient des bouffe-galette.

Mais, d'une année sur l'autre, y a des variantes, — au surplus, les chiffres seraient ils toujours pareils, il est constamment de saison d'en recauser.

Les bouffe-galette n'ont pas que leur paye quotidienne de vingt-cinq balles, — foutre non !

Ils ont cinquante trucs pour grossir leur note.

Ainsi, à l'Aquarium, on leur fournit des médicaments au grand œil, des fournitures de bureau, des brosses, des peignes, des savons et toute une sacrée foulitude de bricoles.

Ces temps derniers, — comme on approche des élections, — ces sacrés rongeurs prétendent que, dans l'année 1896, ils ont été un brin économes et ont fait moins de gaspillage que l'autre année.

On n'est foutre pas forcé de les croire !

C'est si habileur un député.

Ceci dit, épluchons la note des bouffe-galette :

Vous savez, les camarades, que la buvette de l'Aquarium est plus fréquentée que la salle des séances : en 1896, les bouffe-galette ont pompé pour 32.395 francs 19 centimes.

Les dix neuf centimes font bougrement bien dans le tableau !

Pour soigner leurs cors aux pieds, leurs rhumes de cerveau..., et d'ailleurs ! nos honorables se sont ingurgité pour 3.602 francs de médecines, y a deux mille balles d'économie sur la note de 1895.

Plaignez-vous donc !

Pour fournitures de bureau, papier à lettre, enve oppes, crayons et autres bricoles que les députés roublards distribuent à leurs électeurs, — et aussi à leurs électrices ! — y a 53.933 francs 79 centimes.

C'est pour rien !

Les dépenses en brosses, savons et autres babioles n'ont monté qu'à 14.433 francs.

Quant au chauffage de l'Aquarium il se chiffre par 35.966 francs.

Puis, y a l'éclairage ! Ce chapitre coûte cher. C'est, qu'en effet, nom de dieu, l'éclairage des députés, c'est pas de la petite bière : ça a monté à 128.555 francs.

Mais foutre, ce n'est là que la note de l'éclairage au gaz et à l'électricité ; il y a un autre éclairage, — éclairage moral qui illumine le porte-braise de nos fabricateurs de lois et que

pratiquent sur ces birbes, à coups de chèques — les gros pleins-de-truffes de la finance.

« Qui donc nous donnera l'addition de ce cochon d'éclairage ? »

Pour ce qui est de ça, bernique ! Les bons bougres, vous êtes trop curieux.

Souvenez-vous du Panama : on l'a toujours étouffé, — et si cet éclairage a été carabine, il n'a fichtre pas été unique.

— 0 —

D'ailleurs, les camarades, ne nous cassons pas trop le trognon pour éplucher les comptes d'apothicaires que nous servent les bouffe-galette.

N'oublions pas ceci : c'est que c'est nous qui carmons !

Et, tonnerre de Brest, ce qui nous importe ce n'est pas tant de savoir que, en 1896, nos députés ont gaspillé pour deux mille balles de médicaments de moins qu'en 1895.

Dans le tas de milliards que nous fait annuellement cracher la gouvernance, une si mesquine économie est moins qu'une goutte d'eau dans l'Océan !

Ce que nous devrions chercher, c'est à arrêter radicalement les frais !

Pour cela, y a un truc : il faudrait qu'aux prochaines élections les finettes électorales se farcissent de bulletins mouscailleux, — vierges de nom de candidat !

COUPS DE TRANCHET

Drame d'amour. — L'autre matin, dans une tourne du boulevard de Clichy, le pipelet dégottait deux de ses locatos du cinquième, aphyxiés dans leur carrée.

C'était deux jeunes prolos : Louis Pasquier, âgé de vingt-six ans et Marie Ramand qui frisait juste la vingtaine.

Sur leur table de nuit on dégotta des babilles que les désespérés adressaient à leurs parents : ils les accusaient d'être la cause de leur mort, en leur ayant refusé l'autorisation de se marier.

Et les pauvres couillons se sont détruits pour ça !

Le mariage est-il donc indispensable pour e bécotter ?

Que non pas, foutre ! Eh donc, ils n'avaient qu'à s'aimer, en face du soleil..., ou de la lune, — et faire la nique à la loi et à leurs paternels grincheux.

Pour ce qui est de ceux-ci, ils doivent maintenant comprendre combien a été idiote leur intervention.

Il est un peu tard, hélas !... Si seulement, la leçon pouvait servir à d'autres parents !

Les vieux ne devraient pas perdre de vue que l'amour souffle où il veut...

Qu'ils remuent donc la cendre de leurs vingt ans et ne fassent pas à leurs gosses ce qu'on leur fit à eux-mêmes : si leurs paternels leur crevèrent le cœur, ce n'est pas une raison pour qu'ils le crevent à leurs fistons !

Petit panama ! — Il y a un bout de temps des gros matadors de l'administration de Madagascar achetèrent à une société financière cinq cents mulets, au prix de huit cents balles chaque.

Le lendemain, tous en chœur, comme s'ils s'étaient donné le mot, les mulets cassaient leur pipe.

Ces carnes — dont le plus ignorant pouvait pronostiquer la crevaisson, — la Compagnie les avait achetées en connaissance de cause, cent francs chaque.

Qui donc a palpé les chèques ?

Ça, je l'ignore ! Mais ce dont je suis bougrement certain c'est que c'est le populo qui paiera la note.

Fusillades. — Dès qu'un troubade a un flingot dans les pattes, le dada de tuer le tourne-boule

J'ai connu, — dans une prison — un type qui racontait ses impressions de caserne :

« Chaque fois que je montais la garde, disait-il, la clarinette me brûlait les pattes et je cherchais un joint pour tirer sur un homme..., uniquement pour voir l'effet que ça me ferait de tuer ! »

« Enfin, une nuit, j'étais de garde à la prison de R... ; je reluque une ombre dans le noir, illico, coup sur coup, je gueule : « Qui vive ! Qui vive ! Qui vive !... » et sans donner à l'ombre le temps de répondre, je tire dessus.

« Mince de veine ! C'était un prisonnier qui

se sauvait, — je le manquai d'ailleurs!... Et je fus félicité je ne vous dis que ça!... »
Quelle dérision, la justice humaine!
Voilà un type qui avait prémédité un assassinat, n'avait raté son coup que par maladresse..., et au lieu de le foutre au bloc on le félicitait!

A-t-il obéi à de semblables mobiles le trouble qui, l'autre matin, à Verdun, a tué une pauvre bougresse, sourde et muette, qui, passant à portée de son flingot ne pouvait naturellement pas répondre à son « qui vive? »

Embryon Libertaire

Il y a quelques semaines je découpais dans le *Temps* une grande tartine concernant la colonie anarchote de Clousden-Hill farm, en Angleterre.

Depuis lors, les colons ont écrit que le récit du *Temps* est bougrement enjolivé et que la colonie n'est pas aussi prospère qu'il a été dit.

L'eau était venue à la bouche à plus d'un copain, — plus d'un avait ruminé de partir là-bas.

Rien à faire! A Clousden-Hill, la situation n'est pas assez brillante pour que soient acceptés de nouveaux venus.

Je souhaite que ça change et que, grâce à leur nerf et à leur initiative les copains de Clousden-Hill fassent de leur coin un petit paradis terrestre.

Evidemment, ce serait tout plein galbeux, si on pouvait dire aux turbineurs qui s'entêtent à ne rien comprendre aux idées anarchotes: « Voilà, en raccourci, un échantillon de la vie sociale que nous voulons réaliser! Et, vous voyez, non seulement les copains y sont libérés de l'exploitation et du joug autoritaire, mais encore ils y ont davantage de bien-être que dans la société bourgeoise... »

Par exemple, pour en arriver là, y a une sacrée fourmilière d'obstacles à surmonter!

Eh bien, ces obstacles n'effraient pas une flopée de copains que tarabuste le dada de fonder — aux portes de Paris, — une colonie anarchote.

Ne voulant pas s'emballer, ils commencent par sonder le terrain: ils désirent simplement savoir si beaucoup de bons lieux en pincent pour la combinaison...

On verra après!

D'ailleurs, voici leur appel:

AUX PARTISANS D'UNE COLONIE COMMUNISTE EN FRANCE

Les partisans d'une colonie communiste, en France, sont-ils nombreux?

Telle est la question que cherche à résoudre un groupe de communistes. Je me fais son interprète auprès de vous, camarades.

Depuis longtemps, j'ai, comme vous, été frappé par ce fait anormal, qu'un travailleur ne peut, avec le salaire qu'il a reçu pour effectuer un travail, racheter la même quantité de travail qu'il a produit. J'ai compris alors, que les intermédiaires, se plaçant entre le producteur et le consommateur, prélevaient un bénéfice onéreux pour le travailleur et dès ce jour je fus partisan de l'instauration d'une société dans laquelle les intermédiaires seraient supprimés.

Puis, par la suite, rejetant les objections, les préjugés, surmontant les difficultés, je compris que, même actuellement, on pourrait établir un groupement d'individus qui, consommant ce qu'ils produiraient, prouveraient par *a plus b* que l'organisation actuelle, qui réglemente, codifie et réprime, a non seulement aucune raison d'être, mais encore, est pour les hommes, la source de tous les maux.

Aussi, combien de fois, discutant avec des camarades, aurais-je voulu pouvoir leur dire: « Mais, voyez donc, prolétaires ou bourgeois, à quelques lieues d'ici, des hommes vivent en une seule et même famille, l'intérêt ne les divise pas; voyez cet embryon de société future. Là, personne ne commande, tous travaillent selon leurs forces, ils sont heureux, ils sont libres! »

Hélas! jamais je n'ai pu leur dire cela et, chaque fois que la discussion s'élevait, mes contradicteurs, eux, disaient: « Mais puisque votre foi est si grande, pourquoi ne vous en-

tendez-vous pas? Vous êtes plusieurs milliers en France, créez un petit centre, qui vive de sa vie propre, de ses moyens; donnez une base à vos arguments, faites voir qu'à vingt, trente ou mille, vous vous passez aussi bien de patrons que de commissions de statistique. En un mot, faites en sorte de prouver! Faites-nous voir un noyau si petit fut-il, d'anarchistes, vivant en anarchistes. Vous parlez de révolution, époque de trouble où la liberté individuelle seule organise l'ordre social, et, peut-être, avez-vous raison; mais aujourd'hui, en période calme, que vous fassiez un bouillon de culture, voilà qui me convaincrerait beaucoup plus vite et mieux; créez, autant que vous le pouvez, étant donné l'ambiance, un petit milieu communiste et nous verrons s'il vit, ou tout au moins pourquoi il disparaît. Vous, concluaient souvent nos adversaires, vous vous basez sur la science et vous craignez les expériences: elles pourraient vous être désavantageuses... »

Il est évident que ceux qui prétendent que l'homme ne peut vivre en société que dominé par les lois ne sont point rares, malheureusement. Aussi, en diminue-t-on le nombre en leur prouvant le contraire, toutefois cela ne va pas assez vite, car si nous sommes forts du côté théorique, il faut avouer que du côté pratique il ne nous reste que l'avenir...

C'est parce que nous avons senti cela, que nous avons, à plusieurs militants, décidé de rechercher quel est le nombre de camarades sympathiques à l'idée de la création d'une colonie libertaire en France, puisque c'est le lieu où nous vivons.

Ceci dit, nous nous arrêtons à ce but: recenser ceux qui sur ce seul point, pensent comme nous:

Utilité d'une colonie libertaire en France.
Dès ce jour, que chacun me fasse parvenir un mot, 4 passage Boiton à Paris, afin que dans peu de temps nous sachions si nous nous rencontrons nombreux sur ce terrain pratique.
Pas de paresse, tous un peu d'initiative: une lettre de trois ronds pour le référendum libertaire.

GEORGES BUTAUD.

LOGIQUE

C'est vrai pourtant qu'y a sur la terre
Des fainéants (le sang m'en bout!)
Qui s'engraissent du pauvre prolétaire
Qui, lui, s'engraissent de rien du tout!
Non, là, vraiment, c'est-y justice
Qu'ça soy' les mêmes qui piquent au tas?
Pas?

D'honneur, j'suis pas un méchant homme;
— Pour la douceur, un vrai mouton! —
Mais d'êt' toujours eun' bêt' de somme,
Y'a d'quoi vous faire sortir du gond!
Pendant qu'au turbin je m'dévisse,
Un tas d'salards se crois'ent les bras...
Pas?

Qu' qu' nous voulons? L' droit à la vie:
Qu' tout l' mond' puiss' bouffer à sa faim.
C'est pas drôl' quand l'estomac crie
D'avoir fait trop maigre festin.
I' n'y'a qu'eun' moitié qui s'emplisse;
L'aut' al' digère et fait pas gras...
Faudra bien qu'un jour ça finisse,
Pas?

Rien à tirer d' la gouvernance,
Les députés, i's s'foutent de nous;
Si nous faisons d' la rouspétance,
On a tôt fait d'nous met' au clou.
Pour moi, voici: l'vicil édifiée
Est vermoulu, faut l' fout' à bas!
C'est le seul moyen qu'ça finisse,
Pas?

Jean Réfléc.

TUYAUX CORPORATIFS

A NEVERS, les plombiers, zingueurs et ferblantiers sont en grève depuis près de trois mois.

Les patrons ont espéré réduire eles grévistes par la famine; mais les gas ne sont pas décidés à se soumettre, — et ils ont emmanché

le boycottage contre leurs maudits exploiters. Pour ça, ils ont lancé un appel à tous les prolos de leur corporation, les engageant à ne pas venir à Nevers, à quelque prix que ce soit; en outre, ils tirent des plans pour dégotter du turbin dans d'autres patellins, — et ils comptent sur les camaros qui connaîtraient du boutot pour le leur faire savoir.

Envoyer les tuyaux au camarade Laurent, Bourse du Travail, Nevers.

C'est ça qui serait rigouillard si, kif-kif le légendaire Boycott, les patrons plombiers de Nevers, mis à l'index par les prolos de la corporation, ne pouvaient trouver un seul ouvrier à exploiter.

Mince de gueule que feraient les chameaux! Souhaitons donc que les prolos de Nevers trouvent vivement de l'embauche et puissent décaniller;

Et souhaitons aussi qu'il ne se trouve pas de plats-culs pour chopper leurs places!

En tous les cas, si cette binaise de boycottage rate, restera le sabotage!

A la Bourse du Travail de TOULOUSE l'Union des Syndicats a pris une chouette initiative: une commission de onze bons fiex a été nommée, pour rechercher les voies et moyens de faire aboutir et mettre en pratique le boycottage et le sabotage.

Voilà qui promet, nom de dieu!

Toujours les LOIS SCÉLÉRATES

Cette semaine encore le *Libertaire* a été saisi.

Le gérant, Gustave Rebut, a été fichu au bloc et un mandat d'arrêt a été lancé contre Etiévant... mais Etiévant n'a pas attendu.

Après des libérales opérations, faut évidemment avoir le caractère mal fait pour prétendre que la liberté de la presse n'existe pas!

Allons, de plus en plus la gouvernaille opportuniste s'impérialise.

Encore un peu et on rétablira le knout!

Autre muflerie des marchands d'injustice: il y a trois semaines, un bon fiex, Galiani, qui a été des mille de Garibaldi et qui, avec lui, vint faire campagne pour la France en 1870, a été arrêté et on parle de l'expulser comme étranger.

Les jean-foutre de la haute ignorent-ils leurs lois?

Evidemment, non! Mais comme Galiani est un pauvre bougre, ils font semblant de les ignorer.

Ils devraient savoir que, Galiani a beau être étranger, — par le seul fait qu'il a combattu pour la France on n'a pas le droit de l'expulser.

Bast, les sacripants n'en sont pas à une charognerie près!

Galiani est au Dépôt et on lui cherche pouille parce qu'on prétend qu'il est rentré en France malgré qu'il en ait été expulsé.

OHÉ, LES BONS FIEUX!

Réclamez et Achetez

L'ALMANACH

DU

PÈRE PEINARD

Pour l'année crétine 1898

(An 106 du calendrier révolutionnaire)

TEXTE. — Ce que je vous souhaite. — Ruminades sur le calendrier. — Dévidage des mois. — Pluie d'étoiles, éclipses et marées. — Les Saisons. — Le père Peinard, chanson du populo, avec la musique. — Les Cabots de la haute. — Le Sabotage. — La fabrication de l'or et des pierreries. — L'Inquisition moderne en Espagne. — Les hordes de trimardeurs. — Sergot, poésie. — Le distinguo du « tien » et du « mien ». — A la Caserne, chanson des conscrits, avec la musique. — L'Autorité tue l'amour. — Le Pacte de Famille.

GRAVURES. — Liberté! — L'Automne; l'Hiver; le Printemps; l'Été. — Rien pour tous, tout pour un (extrait du *Postillon* de Munich). — Le Veau d'or. — Le Pédaleur et le Capitalo (extrait de *The Coming Nation*, journal de la colonie Ruskin). — L'Inquisition: la noyade; le fouet et le bâillon; le grillage des chairs; l'arrachage des ongles; l'écras-

d'une chouette brochure publiée y a belle lurette.

Puis, de la même série, *Soupes*, par Lucien Descaves. L'épigraphe que Descaves a collé à son bouquin en dit long : « Les philanthropes distribuent des soupes, j'en trempe! » Et il en trempe, nom de dieu!

Il crose l'assistance publique, les pleins-de-truffes et les putains de la haute qui la font à la charité et fouaille les pauvres purotins, leur fait honte de leur angélique patience.

Les copains peuvent se procurer ces deux derniers bouquins aux bureaux du *Père Peinard*; chaque volume, pris au bureau, 2 fr. 50; expédié franco, 2 fr. 80.

SÉRIE DE MATINÉES LIBERTAIRES

Maison du Peuple, 47, rue Ramey.

Dimanche, 28 novembre, à 2 h., première grande conférence en matinée, au profit de la propagande, suivie de chants.

Ont promis leur concours : Xavier Privas, Paul Paillette, Yon Lug, le Père Lapurge, Buffalo, Geoffroy, Jeanne Delmet, Dumont, Mlle André, Mmes Testu, Eva, Mlle Juanita.

Causerie philosophique par le camarade E. Girault sur les *Voies Nouvelles*.

Appel. — Les organisateurs font appel à tous les poètes, chansonniers et compositeurs ainsi qu'à tous les camarades pour donner connaissance au public de leurs œuvres inédites. Ces dernières seront éditées aux frais des organisateurs.

Toutes les quêtes qui seront faites ne pourront l'être que pour le *Libertaire*, les *Temps Nouveaux*, le *Père Peinard*, ainsi que pour la Bibliothèque de Montmartre et l'Ecole libertaire.

Entrée : 50 centimes.

THEATRE LIBERTAIRE

Prochainement aura lieu à Saint-Denis une grande soirée dramatique et familiale au bénéfice du « Théâtre Libertaire ».

Les artistes et les amateurs des deux sexes qui voudraient prêter leur concours pour cette soirée sont priés d'en informer le camarade Ninos, 4, rue Baudet, Saint Denis.

Les demandes d'invitation devront être faites même adresse.

HENRI DHORR A BORDEAUX

Conférence, salle Saint-Paul, rue des Facultés, 25.

Troisième conférence, samedi 27, à 8 h. 1/2. Sujet traité : L'Anarchie, c'est l'ordre.

Communications

Paris. — Bibliothèque sociale de Montmartre, 2, rue d'Orchamps.

Samedi 27, à 8 h. 1/2, conférence par Antares. Sujet traité : Liberté, égalité, fraternité.

Dimanche 28, chants, poésies. Pour être invité, s'adresser : aux bureaux du *Père Peinard*; chez Lille, rue Durantin.

— Samedi 27, à 8 h. 1/2, 104, rue des Entrepreneurs, à Grenelle, conférence publique et contradictoire, par Broussouloux.

— Lundi 29 nov., meeting public et contradictoire au bénéfice des « Temps Nouveaux », salle du Commerce, 94, faub. du Temple, à 8 h. 1/2.

La vérité sur l'affaire Dreyfus. Entrée, 30 centimes.

— Bibliothèque sociologique des libertaires du Douzième. — Les camarades se réunissent le samedi à 9 h., salle Delapierre, 168, rue de Charenton.

— Groupe des Etudiants socialistes révolutionnaires internationalistes. — Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 36, rue de la Montagne-Ste-Geneviève.

Causerie par un camarade.

Saint-Denis. — Bibliothèque Sociale. Le samedi réunion, à 8 h. 1/2, salle Montéréal, 35, rue de la République.

Après avoir essayé de tous les moyens de propagande, différents camarades sont restés convaincus que la propagande par l'écrit était certes la plus efficace, aussi sont-ils décidés d'ouvrir en ce sens au moyen de brochures, journaux, manifestes.

Ils font appel dans ce but à toutes les initiatives. Nous prions les journaux libertaires des départements et de l'étranger de vouloir bien nous faire le service.

— Les camarades désireux de recevoir la revue

« l'Ouvrier des Deux-Mondes » sont priés de s'adresser au camarade Louis Granddidier, 11, rue de Paris, qui leur fera parvenir.

Ivry-sur-Seine. — Le groupe libertaire se réunit tous les dimanches à 2 h. 1/2, salle Desly, place Guillaume Bac.

Gennevilliers. — Les libertaires se réunissent le jeudi à 9 h. du soir, salle Leduc; ils invitent les socialistes et les libre-penseurs à venir discuter avec eux d'une façon courtoise. Entrée libre.

Montataire. — Dimanche 28, à 2 h. 1/2, conférence salle Bonnafous.

Roger Sadrin et André Carré parleront sur les iniquités sociales.

Lyon. — Les libertaires lyonnais sont invités à se rencontrer le dimanche 28, à 2 h., chez Mercey, rue Moucey, 54, Guillotière, afin de s'entendre et de prendre des mesures à l'égard de nos amis, les gérants du « Libertaire » et de la situation faite au journal ainsi qu'aux « Temps Nouveaux » et au « Père Peinard ».

Reims. — Le camarade Foudrinier, 30, rue de Metz, prévient les personnes qui désireraient prendre connaissance des écrits libertaires, qu'elles peuvent s'adresser chez lui. Il tient à leur disposition journaux, brochures, livres, etc.

Le Havre. — Les libertaires du Havre et de la région se réunissent aux locaux habituels.

Limoges. — Les libertaires se rencontrent tous les dimanches à 2 h. 1/2 du soir, 131, faubourg de Paris.

— Le camarade Barian, 3, boul. St-Maurice, se charge de recevoir toutes les souscriptions pour la propagande.

On peut se procurer chez lui toutes les brochures parues.

— Le groupe, la Jeunesse libertaire, se réunit tous les dimanches à 2 h. 1/2 de l'après-midi, 3, place du Champ de Foire, restaurant Brousseau. A chaque réunion, causerie par un camarade, chants, poésies révolutionnaires.

Les journaux libertaires sont en vente chez Moreau, place Denis Dussoubs; Papy, rond-point Garibaldi; kiosque de la poste et kiosque place Jourdan.

Cette. — Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Isoird, 2, route Nationale.

Troyes. — Montperrin, Rue de Gournay, 65, vend et porte à domicile le *Père Peinard*, le *Libertaire* et les *Temps Nouveaux*, ainsi que les brochures libertaires.

Nîmes. — Les libertaires se réunissent le dimanche bar et café de la Terrasse, rue de l'Arc du Gras, à 8 h. du soir.

Le « Père Peinard », l'« Almanach du Père Peinard » et les journaux, brochures, revues ou chants libertaires sont à la disposition des copains, tous les soirs, depuis 7 h. 1/2, bar et café de la Terrasse, 9, rue de l'Arc-du-Gras.

Arles. — Ceux d'Arles et des alentours que la question sociale passionne sont priés de passer chez le camarade Gilles, 1, rue de la Trouille. Ils y trouveront journaux et brochures libertaires.

St-Etienne. — Les libertaires de la région organisent une grande soirée familiale au bénéfice de l'Ecole libertaire le 5 décembre à 3 h. 1/2, salle Bouchet et Hyvert, anciennement Magand, rue Faure-Belon.

Causerie par le compagnon Dumas, sur l'Ecole libertaire. Tombola, concert suivi de bal. Entrée, 30 centimes.

— Les copains de la rubannerie qui voudraient employer leurs heures de loisir à donner l'élan à une entreprise qui aurait pour toute sanction et obligation le désir de démontrer que les connaissances et capacités ne peuvent avoir aucune prétention supérieure, sont invités à se rendre le dimanche matin 21 courant à 11 h., au bar des Négociants, place du Théâtre.

Verviers. — Nizet, 69, rue du Coronmeuse, vend tous les journaux et publications libertaires.

Marseille. — Les travailleurs désireux d'élucider la question sociale se réunissent les mercredi et samedi soir, au bar du Vrai Berger, place du Jardin des Plantes, aux Chartreux.

— Les camarades de la Belle de Mai et environs se réunissent au Club-Bar, boulevard Boués, tous les jeudi et dimanche.

Saint-Nazaire. — Les copains qui veulent les journaux libertaires à domicile et de huit lieues à la ronde n'ont qu'à s'adresser à Hamelin, aux Prés-Gras, qui se fera un plaisir de les leur porter avec sa bicyclette.

Chalon sur Saône. — Tous les travailleurs qui s'intéressent à la question sociale sont invités à se réunir chez Guillon, 39, rue St-Georges, pour discuter des élections et de la propagande abstentionniste. — Urgence.

Le Mans. — Les lecteurs du « Père Peinard » des « Temps Nouveaux » et du « Libertaire » se réunissent tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, salle Sthorez, avenue de St-Gilles.

Le Pile. — Le groupe les « Libertaires de Pile » se réunissent tous les samedis soir. Le mercredi soir groupe d'études.

Toulon. — Les camarades trouveront toutes les publications anarchistes rue Vincent Cordouan, 2, au marchand de journaux.

En vente aussi, la brochure : les « Variations guesdistes ».

Le Chambon. — Les camarades de Firminy; le Chambon et Saint-Chambon sont avertis que Pascal criera et portera les journaux libertaires à domicile.

Liège. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schebach 85, quai d'Orban.

Charleroi. — Tous les libertaires se réunissent le samedi, à 8 h. 1/2, au café du Temple de la Science.

Angers. — Tous les copains et copines d'Angers et des environs sont invités à assister à la réunion qui aura lieu le samedi 4 décembre, à 8 h., salle Baron, place des Arts.

Organisation de la conférence Janvion, répétition générale du « Tréteau électoral » et distribution des lettres d'invitation pour la soirée du 12.

Petite Poste

B. Brest. — V. Millau. — A. Rouen. — D. Roubaix. — M. Bruxelles. — P. Crécy. — Mme D. Montluçon. — M. Oullins. — M. Morez. — G. Perpignan. — C. Noyantla G. — G. Paterson. — V. Nîmes. — E. Reims. — N. Tours. — P. Breuilles. — L. Orléans. — R. Deville. — D. St-Quentin. — T. Haudrey. — C. Macon. — M. Romans. — W. Fresseneville. — F. Amiens. — H. St-Nazaire. — Reçu règlements, merci.

— A. J. Reçu ta babillarde, mais y a pas mèche d'insérer.

— E. B. Reçu ta lettre, mais il y a abondance de copie!

POUR LES BANNIS DE MONTJUICH

Bruxelles (Remis par Monier). — Funak, 1 fr.; Barthelmen, 1 fr.; Vierveg, 1 fr.; Grimbach, 1 fr.; J. Rousseau, 1 fr.; Cotulan, 0.50; un gantier, 0.25; A. Nickel, 1 fr.; Groupe, 0.50; X., 5 fr.; Schnupuf, 1 fr.; Ch. Ebert, 1 fr.; un gueux, 1 fr.; pour les martyrs de l'idée, 0.50; C. A., instituteur parisien, 0.50; collecte par M. à J. S., 1.50; un étudiant expulsé de l'université catholique de Louvain, 2 fr.; F. R. Wileb, 0.25; M. B., 0.25; Germaine, 0.25; Tant Pire, 0.40; Laure, 0.50; Adieu, misère, 0.25; Triste dépouille d'Octave, 1 fr.; C'est la farandolle, 0.25; pour que la « Bataille » change les deux ridicules légendes de sa manchette, 0.20. Total, 22.10.

Dans le dernier numéro, détail a été donné des sommes encaissées et distribuées par le « Père Peinard ». Sur les 22.10 ci-dessus, il a été remis 20 fr. à B. et 5 fr. à M. — Il reste donc en caisse... moins que rien.

POUR GRAISSER LE TIRE-PIED DU PÈRE PEINARD : E. Marseille, 0.75; un copain d'Aix, 0.10.

EN VENTE AUX BUREAUX DU « PÈRE PEINARD »

	Aux bureaux	Paris
Variations Guesdistes. Opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées, par Amille Pouget (broch.)	0 10	0 15
L'Almanach du Père Peinard, pour 1896....	0 25	0 35
L'Almanach du Père Peinard, pour 1897, fasc. de chonnettes histoires et de galbeuses illustrations.....	0 25	0 35
L'Art et la Révolte, broch. par F. Pelloutier.	0 10	0 15
Gueules Noires, album de 10 croquis, d'après l'oeuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert.....	1 00	1 30
Endehors, par Zo d'Axa, le volume.....	1 00	1 30
La Grande Famille, par J. Grave, le volume.....	2 50	2 80
La Société Future, le volume.....	2 50	2 80
La Conquête du Pain, par Kropotkine, le v.	2 50	2 80
Les Joyeusetés de l'Exil, par C. Malato, le volume.....	2 50	
La Philosophie de l'Anarchie, par C. Malato, nouvelle édition, le volume.....	2 50	2 80
La Bibliographie de l'Anarchie, fort volume documentaire, in-8.....		5
Le Socialisme et le Congrès de Londres, par Hamon, le volume.....	2 50	2 80
La collection de La Sociale, 1895 et 1896, 76 numéros.....	7 50	8
Le Père Peinard, années 1891, 1892, 1893, l'année.....	8	8 60

LE PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le gérant : C. FAVIER.

mprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris

LES ERREURS JUDICIAIRES !!



Comment voulez-vous qu'une queue pareille soit juste !!!